

TABLEAU

DE LA NAISSANCE DU PROTESTANTISME
TOME
De l'histoire des variations des Eglises
Protestantes.

NOTICE SUR QUELQUES HÉRÉTIQUES QUI VÉCU-
RENT A L'ÉPOQUE DE LA RÉFORME.
(Suite et fin.)

Bucer (Martin), d'abord dominicain, devint apostat à la suite de plusieurs conférences qu'il eut à Worms avec Luther. Il seconda beaucoup le réformateur par ses prédications, surtout à Strasbourg, où il exerça pendant vingt ans l'emploi de ministre. Sa composition était pesante et diffuse; mais il en imposait par sa taille avantageuse et par sa voix sonore. Bossuet l'appelle *le grand architecte des subtilités*; et Calvin ne croyait pas qu'on pût être plus obscur, plus ambigu et plus tortueux. Il tira une jeune religieuse du cloître et l'épousa; celle-ci mourut de la peste. Il se remarqua, quoiqu'il eût treize enfants de sa première femme. Le fameux Cranmer l'appela en Angleterre, où il mourut en 1551, à l'âge de soixante ans. Bucer réalisa en sa personne les variations des églises protestantes. Aujourd'hui zwinglien, demain sacramentaire; tantôt luthérien et zwinglien tout ensemble; tantôt d'un raffinement de croyance qui faisait passer sa foi pour un problème, il laissa ses sentiments douteux jusqu'à la mort. Les uns prétendent qu'il mourut dans la profession du luthéranisme; les autres, dans celle du calvinisme; et Calvin lui-même l'accusait d'avoir introduit en Angleterre un nouveau papisme, parce qu'il approuvait la hiérarchie de l'église anglicane.

Mézerieu (Thomas), l'un des plus fameux disciples de Luther, était de Gwickan, dans la Misnie. Après avoir répandu dans la Saxe les erreurs de son maître, il les quitta pour en embrasser d'autres, par l'inconstance naturelle à tous ceux qui ont secoué le joug de l'Église. Il se fit chef des anabaptistes, courut d'église en église, abattit les images, et détruisit tous les restes du culte catholique que Luther avait laissé subsister. Il joignait l'artifice à la violence. Quand il entra dans une ville ou une bourgade, il prenait l'air d'un prophète, feignait des visions et racontait avec enthousiasme les secrets que le Saint-Esprit, disait-il, lui avait révélés. Il annonçait qu'il était envoyé de Dieu, pour abolir la religion trop sévère du pontife romain et la société heuvenieuse du patriarche des luthériens. Bientôt il appliqua ses principes au gouvernement civil. "D'où vient, écrivait-il, cette différence de rangs et de biens, que la tyrannie a introduite entre nous et les grands du monde? Pourquoi gémissons-nous dans la pauvreté, tandis qu'ils nagent dans les délices?" Ces déclamations et ces intrigues lui firent un grand nombre de partisans parmi les gens déréglés et corrompus. Il parvint à réunir une armée de 40,000 hommes, pour exterminer, disait-il, tous les tyrans. Le landgrave de Hesse et plusieurs seigneurs levèrent des troupes, et marchèrent contre Muncer. "En vain l'artillerie de l'ennemi tonnera contre nous, disait-il à ses troupes, je recevrai tous les boulets dans la manche de ma robe, et seule elle sera un rempart impénétrable à l'ennemi." Son armée fut néanmoins complètement défitte. Muncer prit la fuite; et il fut arrêté par le valet d'un officier, et il périt sur l'échafaud à Mulhausen, en 1525.

Socin (Lélie) naquit à Sienna, en 1525, et fut destiné par son père à l'étude du droit.

Luther, en attaquant l'autorité de l'Église, la tradition et les sentiments des Pères, laissait à chaque particulier la liberté d'interpréter l'Écriture sainte comme il l'entendait. Ces principes devaient nécessairement enfanter une diversité d'opinions plus monstrueuses les unes que les autres. C'est ce qu'on a vu dans ce que nous avons dit de Muncer; c'est ce qu'on voit dans Socin, Henri VIII et les autres réformateurs.

Socin assista à Vicence, en 1546, à une conférence où la destruction du christianisme fut résolue; et dès-lors, il concentra ses efforts à renouveler les erreurs des ariens, et à saper la religion par ses fondements. Il dogmatisa d'abord avec réserve. Calvin lui-même l'avait engagé à être prudent; mais ce qui lui fit le plus d'impression, ce fut le supplice de Servet, dont nous parlerons tout-à-l'heure. Craignant un pareil sort, il ne découvrit ses erreurs qu'avec beaucoup de précautions et d'artifices; il se retira en Pologne avec quelques-uns de ses adhérents. Ne s'y trouvant pas en sûreté, il revint en Suisse et mourut à Zurich le 15 mars 1562.

Socin (Fauste), neveu de Lélie, hérita des biens, des écrits et des funestes doctrines de son oncle. Dès l'âge de vingt ans, il dogmatisa en Italie, et fut obligé de prendre la fuite. Il passa quelque temps à Lyon, puis revint en Italie, où le grand duc de Toscane l'accueillit. Il passa douze ans à Florence au milieu des plaisirs et des dissipations; puis il reprit le goût de dogmatiser, et partit pour l'Allemagne. Il renchérit sur les erreurs de son oncle et composa un système de déisme, ridicule assemblage d'opinions bizarres et contradictoires, qu'il prétendait avoir trouvées dans l'Évangile.

Il se fit d'abord beaucoup de partisans en Pologne. Il disait que Luther et Calvin avaient rendu de grands services à la religion, mais qu'ils n'avaient rien fait pour rebâtir le vrai temple. La plus grande animosité régna dès-lors entre lui et les protestants, et il fut obligé de se réfugier dans les forêts de la Pologne. Revenu à Varsovie, il fut arraché de sa maison par le peuple et traîné dans les rues, au milieu des cris et des menaces. Il échappa encore au péril, et vint se retirer dans le village de Luclavie, où il mourut le 3 mars 1604.

Servet (Michel), né à Villanova, en Aragon, vint de bonne heure en France, pour étudier le droit à l'université de Toulouse. La lecture de la Bible, à laquelle il se livra d'après les principes de la réforme, devint pour lui une source d'erreurs. Il en pensa d'autres dans ses relations avec les adeptes de Socin. Il se mit à parcourir la Suisse et l'Allemagne et eut des conférences avec Oecolampade, à Bâle; avec Capiton et Bucer à Strasbourg. Ceux-ci furent effrayés de sa hardiesse; et Bucer, qui passait pour le moins violent, dit un jour que *cet impie méritait qu'on le traitât en pièces et qu'on lui arrachât les entrailles*. Il publia un ouvrage qui fut imprimé à Haguenau, et qui renfermait ses principales erreurs. Craignant les poursuites, il vint à Paris, où il quitta le droit pour la médecine; son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle avec les médecins de Paris. Il voulut s'établir à Lyon; mais, n'inspirant aucune confiance aux malades, il s'attacha aux frères Frellon, en qualité de professeur d'imprimerie. Ce fut chez ces imprimeurs qu'il fit connaissance avec Pierre Palmier, archevêque de Vienne en Dauphiné. Ce prélat, qui était, en faisant du bien à Servet, de le ramener à de meilleurs sentiments, et il lui donna un appartement auprès de son palais.

Mais Servet, rempli de projets hostiles contre la religion, y médita de nouvelles attaques. Il entra à cette époque en correspondance avec Calvin, moins pour discuter que pour avoir le plaisir de l'embarasser. La dispute devint bientôt si animée, que leurs lettres ne contenaient plus que des injures et des invectives. Ils se vouèrent dès-lors une haine implacable. Servet, voulant humilier son rival, qui ne le ménageait pas, lui adressa un manuscrit, où il relevait une quantité de bévues et d'erreurs qu'il avait remarquées dans ses ouvrages, surtout dans *l'Institution chrétienne*, sa production favorite. Calvin en fut tellement irrité qu'il écrivit que "si jamais cet hérétique lui tombait entre les mains, il emploierait tout son crédit auprès des magistrats pour lui faire perdre la vie." L'occasion de la vengeance se présenta bientôt; Calvin livra au magistrat de Vienne les feuilles d'un ouvrage que Servet faisait imprimer secrètement, avec les lettres qu'il avait écrites de lui. Servet fut arrêté, mais s'étant échappé de prison, il se rendit à Genève dans l'intention de passer en Italie. Dès que Calvin eut appris sa fuite, il redoubla d'activité pour suivre ses traces. Ce fut par son avis qu'on parvint à le découvrir, et sur sa demande qu'on l'arrêta. Calvin fit procéder contre lui avec toute la rigueur possible; et, à force de presser les juges, il le fit condamner à être brûlé vif. Lors que cette sentence fut annoncée à Servet, sa fermeté l'abandonna et il se mit à pousser des cris effroyables. Il espéra fléchir Calvin avec lequel il eut un entretien, deux heures avant de marcher à la mort, mais il ne put rien obtenir. Il fut conduit au supplice et il expira dans les tourments, sans donner le moindre signe de repentir. Calvin, puis Théodore de Bèze, son disciple, firent paraître des écrits pour justifier ce jugement, et pour prouver que l'autorité civile avait le droit de punir de mort les hérétiques.

Henri VIII. Ce prince régna sur l'Angleterre, quand éclatèrent les erreurs de Luther. Il prit lui-même la plume pour réfuter l'hérésie; et il fit paraître sous son nom un ouvrage contre le novateur et le dédia au pape Léon X. Mais sa fidélité ne fut pas de longue durée; il suffit pour l'ébranler de la présence à la cour d'Anne de Boulen, pour laquelle il conçut une violente passion. Henri VIII avait épousé Catherine d'Aragon; et il s'adressa au pape Clément VII et le sollicita de déclarer son mariage nul; mais, désespérant d'obtenir du pape ce qu'il demandait de lui, il épousa Anne de Boulen et fit approuver ce prétendu mariage par Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry. Le pape l'ayant excommunié, il se fit déclarer protecteur et chef suprême de l'Église d'Angleterre. Le parlement lui conféra ce titre, abolit toute l'autorité du pontife romain, et fit effacer son nom de tous les livres. Le cardinal Fisher, Thomas Morus et plusieurs autres personnages illustres restèrent fidèles à la foi et perdirent la tête sur l'échafaud.

Henri, poussant plus loin ses violences, ouvrit les maisons religieuses, les dépouilla et s'appropriant leurs biens. C'est dans l'ouvrage de Henri Spelman, intitulé: *Histoire et fatalité des sacrilèges*, qu'il faut voir, et l'immensité des sommes que Henri ramassa par ses confiscations, et l'incroyable rapidité avec laquelle elles se dispersèrent. Quoique Henri se déclarât contre le pape, il ne voulut être ni luthérien, ni calviniste. Il conserva la nécessité de la confession auriculaire et de la communion sous une seule espèce. Le culte de ses pères et les vœux de chasteté furent déclarés irrévocables: l'invocation des

saints ne fut point abolie, mais restreinte. Il déclara qu'il ne voulait point s'éloigner des articles de foi reçus par l'Église catholique; mais il n'ignorait pas qu'ayant rompu les liens de l'unité, il ébranlait en même temps la foi, et que les croyances et les pratiques qu'il voulait conserver, ne tarderaient pas à être sacrifiées à l'esprit d'innovation qu'il avait introduit.

L'innocence de ce prince fut cause de tous les maux qu'il attira sur son pays et sur sa nation. Pour donner une idée de sa dépravation et de sa cruauté, il suffit de jeter un coup d'œil sur sa conduite privée. Après avoir répudié Catherine d'Aragon, il fit trancher la tête, en 1536, à Anne de Boulen, première cause de son schisme et de ses désordres. Il épousa ensuite Jeanne Seymour, qui mourut peu de temps après; puis Anne de Clèves, qu'il répudia aussi au bout de six mois; puis la fille du duc de Norfolk, Catherine Howard, qu'il fit aussi décapiter, en 1542; et, après tous ces crimes, ce malheureux s'unira encore à une jeune veuve, nommée Catherine Parr, qui échappa difficilement au sort qu'avaient éprouvé celles qui l'avaient devancée. Henri VIII mourut en 1547, âgé de 57 ans. On rapporte que sur son lit de mort il lui échappa ce terrible aveu: "Nous avons tout perdu, l'état, la renommée, la conscience et le ciel!"

Quand on pense que ce fut un pareil prince qui altéra la foi de tout un puissant royaume, on ne peut concevoir comment les hommes amis de la vérité et de la justice ne remontent jamais à la source des changements apportés à la religion de leurs aïeux, comment ils peuvent se persuader que la Providence a choisi un tel prince pour être l'instrument de ses miséricordes envers les hommes, en leur communiquant de nouvelles lumières.

Recherches historiques et critiques sur le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ.

PAR MGR. MALOU, EVÊQUE DE BRUGES.

M. de La Mennais commence ainsi la préface de sa traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*:

"On ne connaît point l'auteur de l'Imitation. Les uns l'attribuent à Thomas à Kempis, les autres à l'abbé Gerson, et cette diversité d'opinions a été la source de longues controverses, selon nous assez inutiles. Mais il n'est point d'objet frivole pour la curiosité humaine. On a fait des recherches immenses pour découvrir le nom d'un pauvre solitaire du treizième siècle; qu'est-il résulté de tout de travaux? Le solitaire est demeuré inconnu, et l'heureuse obscurité où s'éleva sa vie a protégé son humilité contre notre vaine science."

Quand M. de La Mennais écrivait ceci, c'était uniquement comme chrétien mort aux choses de ce monde, et du haut de son renoncement pratique qu'il considérait la question par lui jugée si frivole et si vaine.

Les temps sont bien changés, hélas! Ce même M. de La Mennais, qui a pris depuis tant de peine pour donner à la moindre de ses fantaisies politiques et religieuses la puissante autorité de son nom, trouvait alors qu'on avait tort de se mettre en si grands frais de recherches pour découvrir le nom de celui qui a fait le plus beau livre qui soit paru de la main des hommes.

Et quelle question sera donc digne d'ébranler la curiosité humaine, s'il ne faut pas

qu'elle se préoccupe de celle qui touche, selon nous, au point le plus essentiel de la philosophie catholique, en même temps qu'elle a pour but de faire restituer à qui de droit ce magnifique héritage d'origine et de propriété que trois grandes nations se sont intrépidement disputé jusqu'à ces derniers temps?

Mais qu'importe ici les sententieuses paroles de l'illustre traducteur? M. de La Mennais, qui pouvait être, en cette matière, le juge le plus compétent, ne l'avait point étudiée, il l'avait même assez dédaignée pour être pour ne pas s'apercevoir qu'il commettait un étrange anachronisme en faisant vivre, sur la foi d'un aventurier philologue, en plein treizième siècle, le vénérable auteur de l'Imitation, qui pourtant existait dans la seconde moitié du quatorzième. Quoiqu'il en soit, les recherches ne s'en contentaient pas, nos recherches actives et nombreuses; la lutte était grande et ancienne déjà; les plus nobles esprits y avaient pris part, s'y étaient même passionnés, mais sans résultats bien décisifs. On avait écrit sans relâche et de plusieurs endroits, controversé de toute manière et plaidé même en bonne et belle forme devant le Parlement. Richelieu était intervenu lui-même, et l'Académie française aussi; mais tout cela sans résultat, sans aboutir.

L'Allemagne revendiquait à son profit tout l'honneur de cette glorieuse origine; mais l'Italie et la France contestaient opiniâtement la légitimité de ses titres. Elles retenaient, au contraire, avec un vil sentiment d'orgueil national, et chacune d'elles pour leur propre compte, cette haute question de paternité. Et comme certaines corporations religieuses se trouvaient personnellement intéressées dans la discussion, c'était à qui mieux, entre chanoines réguliers, Bénédictins et Jésuites, se passerait rudes arguments et mordantes injures, car la passion s'était à la fin mise de la partie, et, comme on sait, elle est ordinairement mauvaise conseillère et cruelle logicienne.

Dans cette tumultueuse mêlée d'hommes obéissant ainsi à des intérêts et à des préventions contraires, la question, demeurée plus incertaine et plus mystérieuse, s'agitait toujours la même autour de trois noms qui ont diversément retenti dans le monde religieux et littéraire, à savoir: Thomas à Kempis pour l'Allemagne, l'abbé Gerson pour l'Italie, et le chancelier Gerson pour la France. Est-ce donc la découverte d'un nouveau manuscrit ou de tout autre titre, plus ou moins ingénieusement interprété, venant présenter la question sous un jour plus favorable aux préoccupations de l'un ou de l'autre de ces trois parties, celle qui s'en pouvait le mieux prévaloir déclarait la guerre finie et criait bien haut sa victoire.

Or, c'est ainsi qu'après bien des discussions et des péripéties de toute nature, la question est arrivée jusqu'à ces derniers temps.

Un moment on a cru que le problème était résolu; l'abbé Gerson avait raison à la suite d'un spécieux travail de M. de Grégoire.

Puis le tour est venu du chancelier Gerson, et c'est, il faut bien le dire, et il y avait là des présomptions graves, et mieux que des présomptions, qu'on produisait des manuscrits, et l'Académie sanctionnait publiquement de sa haute estime les travaux et les affirmations de M. Oursin Leroy, qui, s'aidant des recherches de M. Le Guez, Barner et Daunou, se produisait avec une incontestable habitude l'hyperthèse de Lenglet-Dufresnoy. La question devenait donc toute française, et la grande figure de Gerson recevait ainsi un nouvel éclat de cette importante découverte du manuscrit de

Voilà la 4e page.

REVUE

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.
C. D. V.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Suite.

—Autre temps, autre mœurs, répondit DeLeufroy en soupirant légèrement. Tu étais pour nous, alors, un étranger; maintenant, tu es des nôtres, pour qui se donner la peine de mentir entre soi? Vraiment, ils n'amusent au dernier point avec leurs rôles qu'ils se croient obligés de jouer éternellement; supposent-ils donc tromper quelqu'un avec leurs grandes protestations? Qu'ils gardent cela pour le jour où ils feront des proclamations, à la bonne heure!

—Au moins, tu es franc!
—Je sais aussi bien mentir qu'eux tous, quand je veux m'en donner la peine. J'ai appris par cœur mon vocabulaire républicain.

Tiens, ils doivent venir dans un instant; quand nous aurons fini les affaires sérieuses, je te donnerai cette petite comédie.

—Laquelle?
—De leur dire qu'ils ne sont pas plus républicains que je ne le suis, ou si tu préfères mieux, que je ne suis pas plus républicain qu'ils ne le sont. Vauthier est capable de m'étouffer; c'est un bœuf; mais je me vengerai sur Faustin, c'est un lâche.

—Tu arranges bien tes amis.
—Ils me le rendent avec usure.
—Et que dis-tu de moi aux autres?
—Que tu as autant besoin de nous comme nous avons besoin de toi; donc la partie est égale.
—Tu as raison, murmura LaVrillière froidement.

—Le seul qui ait le malheur ou la misère d'être à peu-près de bonne foi, reprit DeLeufroy, sais-tu qui?
—Nomme le moi!
—C'est ce pauvre petit Savernay que tu traques comme une bête fauve, et auquel Olympia a fait croire qu'il marchait à la délivrance des grands et réels intérêts sociaux.

—Et toi?
—Je ne crois pas; par conséquent, je suis sûr de ne pas me tromper.
—Tu n'as donc pas d'ambition?
—L'ambition donne trop de mal et ne rapporte pas assez.

—Et si, comme je l'espère, la République triomphe et renverse la monarchie, que feras-tu alors?

—Ma foi, je ne sais pas!... il est probable que, pour changer, je travaillerai à renverser la République pour rétablir la monarchie.

—DeLeufroy, dit LaVrillière en lui tapant sur l'épaule, si jamais je suis chef d'un gouvernement quelconque, je te ferai pendre ou je te ferai couper la tête.

—Tu auras peut-être raison.
Dans la même moment on annonça M. Faustin.

—Il était sombre et préoccupé.
—Tu broies du noir, lui dit DeLeufroy en riant.

—Je pense et je réfléchis, répondit Faustin.
—Pardieu! on fait ces choses-là chez soi.
—C'est que nous allons tenter un coup décisif.

—Cela te chagrine?
—Ne plaisantons pas, DeLeufroy; ce qui nous amène ici est sérieux.

—Oh! oui, très sérieux, dit LaVrillière; il ne faut plus attendre; il ne faut plus temporiser.

—LaVrillière, interrompit DeLeufroy, donne-moi un cigare; chez toi, je ne ferai pas l'impolitesse d'en fumer d'autres que les tiens; cela m'aidera à écouter.

—Dans ce coffret, fit LaVrillière.
—Merci. Parlez, mon cher Faustin, divulguez vos sombres réflexions.

—Et Vauthier?

Faustin avait à peine prononcé ces deux mots que la porte s'ouvrit: Vauthier parut.

—Bonjour, les amis, dit-il, en entrant et en tendant successivement aux personnes pré-

sentes ses mains de tauréau. Il paraît que ça bécote bientôt; j'en suis. D'abord je vous l'ai dit et je vous le répète, la province s'em-bête.

—Messieurs, dit LaVrillière, notre frère Vauthier vient de vous le dire dans son langage énergique, on s'agit, on murmure. Vous avez vu, tout à l'heure, les délégués du Jura, de la Franche-Comté, du midi de l'Alsace; tous demandant une révolution prompte, positive. L'Italie, l'Allemagne, la Suisse sont prêtes à répondre au signal; mais il faut que la première étincelle parte de Paris. Le temps des incertitudes et des hésitations est passé.

—Bravo! Barasson, dit Vauthier, tu parles comme un héros. A l'œuvre! et cette fois pas de demi-mesures, pas d'hésitations à la gaminerie. N'importe pas cette société qui se pavane, comme des roquets, à la cheville, mais au cou comme un serpent ou un loup; c'est là qu'est la carotide. Il nous faut notre bataille de poudre et de sang.

Et le frère Vauthier qui avait prononcé à la manière des héros cette aimable allocution, tira de sa poche une grosse pipe représentant un chien mangeant un os et l'alluma fort tranquillement.

Faustin s'était levé. Il était le harangueur de la foule, car il avait le verbe éclatant et beau.

Un moment d'engager l'action, il hésitait comme toujours, il craignait une lutte inégale, et, s'il faut dire le mot, il avait peur de compromettre inutilement sa position. Très fort pour les discussions vigoureuses quand il les

sentait éloignées, il les redoutait, l'heure venait.

—Mes amis, dit-il de cette voix d'un homme qui a l'habitude de la parole, permettez-moi quelques réflexions; elles sont utiles, impérieuses dans ce moment solennel où nous tenons dans nos mains toutes les destinées de la France régénérée.

Faustin va nous faire un discours, murmura Vauthier entre ses dents.

—Citoyens, reprit Faustin, se croyant déjà à une tribune conventionnelle, je comprends l'impatience qui vous dévore et bouillonne dans votre sang; je comprends ce désir ardent de triompher de votre cause, mais craignons par une trop grande précipitation...

—De l'audace! de l'audace! toujours de l'audace! interrompit Vauthier en s'environnant d'un nuage de fumée.

—C'est la lenteur, dit LaVrillière, qui a désorganisé jusqu'à ce jour toutes les sociétés secrètes; aujourd'hui nous avons la force; qui nous dit que nous l'aurons demain?

—Faust, dit Faustin, vous citez des exemples puisés dans l'antiquité la plus reculée?

—C'est trop lointin d'impertinamment de Leufroy; nous n'avons pas le temps.

—Faustin, à ce qu'il paraît, était habitué aux boutades de de Leufroy, car il n'y fit aucune attention.

—Et! mon Dieu, s'écria-t-il, si je parle ainsi, c'est pour ne pas nous voir aboutir à une échouffourée ridicule, comme tous ces petits complots avortés depuis 1830, et qui n'ont servi qu'à jeter le découragement parmi les